



Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

23 | 2000

Huit portraits des pères-fondateurs de l'Ecole
polytechnique

La galerie des portraits

Emmanuel Grison



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/213>

DOI : 10.4000/sabix.213

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2000

Pagination : 6-11

ISBN : ISSN N° 2114-2130

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Emmanuel Grison, « La galerie des portraits », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 23 | 2000, mis en ligne le 09 mars 2010, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/213> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.213>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© SABIX

La galerie des portraits

Emmanuel Grison

Introduction

- 1 On a accroché aux murs du salon d'honneur de l'Ecole Polytechnique huit portraits de ses pères fondateurs, pour rappeler aux membres des Conseils dont les réunions s'y succèdent quels sont les hommes qui les y ont précédés et quel est l'héritage qui leur est transmis. Grands cadres dorés et solennels du style Napoléon III, porteurs d'un cartouche qui résume en quelques mots le rôle joué par le personnage dans les origines de l'Ecole. Cette galerie n'est pas sans faire penser à la fameuse scène des portraits de *Hernani* : « ... Celui-ci, des Silva c'est l'aîné, c'est l'aïeul, l'ancêtre, le grand homme », dit Don Ruy Gomez de Silva en présentant le premier portrait au roi Don Carlos...
- 2 L'ensemble de ces cartouches - nous en verrons le détail - constitue une sorte de légende de l'Ecole telle qu'on la disait un demi-siècle après sa fondation : légende au sens étymologique (*legenda*, ce qu'il faut lire) aussi bien que mythique ; on a choisi dans l'histoire ce qui construit le symbole.
- 3 La création de l'Ecole polytechnique, fille du grand Comité de Salut public de l'an II, ne pouvait être attribuée à la volonté d'un seul fondateur, car l'action du Comité fut collective : Lamblardie, le directeur de l'Ecole des Ponts et Chaussées, lança, dit-on, l'idée pour laquelle Monge s'enthousiasma. Prieur de la Côte d'Or fit prendre les mesures d'exécution. Carnot approuvait le projet, et bien d'autres s'y intéressaient pour diverses raisons. Sans instruire de procès en revendication de paternité, mon intention est seulement ici de commenter un par un les portraits de la galerie des « pères fondateurs », c'est-à-dire de ceux qui portèrent l'Ecole sur les fonts baptismaux républicains en 1794. Il existe, pour la plupart d'entre eux, d'excellentes biographies, et je m'efforcerai, plutôt que de les reprendre, de traduire l'impression que nous laisse leur personnalité, comment on retrouve les traits de celle-ci dans leur portrait et sa légende et quelle est l'importance et la qualité de leur apport à la nouvelle Ecole.
- 4 Commentaire subjectif, bien sûr. Mais de même que le peintre trace le portrait de son personnage tel qu'il le voit et non pas *tel qu'il est*, ainsi nous ne pouvons éviter de nous

situer nous-même par rapport à l'homme que nous décrivons. D'autant plus qu'une histoire d'origines, nous en sommes bien conscient, ne peut être écrite sans quelque passion contenue ou au moins sans quelque présupposé caché. François Furet a bien analysé, à propos de la Révolution française, cette question du mythe fondateur : l'histoire des origines *appartient* au présent. « Il n'y a pas, écrit-il, d'interprétation historique innocente ». L'historien « doit annoncer ses couleurs... Qu'il la donne, cette opinion, et tout est dit, le voici royaliste, libéral ou jacobin » (*Penser la Révolution française*, Paris : Gallimard, 1983).

- 5 A une échelle plus modeste, il en est de même pour les origines de l'Ecole polytechnique, institution profondément enracinée dans la société française depuis deux siècles et qu'on n'a cessé de critiquer, de combattre, de défendre ou d'exalter. Elle a toujours eu, et continue d'avoir, ses zéloteurs comme ses ennemis farouches qui se recrutent d'ailleurs aussi bien dans les rangs de ses anciens élèves (qui parlent alors d'autant plus fort « qu'ils savent de quoi ils parlent » !) qu'à l'extérieur de la confrérie. Les uns et les autres se fixent sur une image qu'ils se sont forgé : affaire d'opinion, encore une fois, et comme pour beaucoup de sujets d'histoire sociale, ce n'est pas en invoquant des statistiques et des corrélations qu'on échappera au reproche d'avoir son idée préconçue.
- 6 Guide de visite de la galerie, il convient donc que « j'annonce mes couleurs » : sinon royaliste, libéral ou jacobin, du moins : laudateur, critique ou opposant. S'il fallait résumer d'un mot, je me dirais simplement ami dévoué et - j'espère - clairvoyant, conscient surtout de l'extrême diversité des individus, des caractères, des opinions qu'on rencontre à l'Ecole. Une commission rédigea, en 1967, un document intitulé *Le profil du polytechnicien*, définition d'une sorte d'état idéal du « produit », comme on dirait dans notre horrible vocabulaire mercantile d'aujourd'hui. Si respectables qu'aient été les intentions qui l'inspiraient, je désapprouvai cette tentative de faire le portrait d'un *homo polytechnicus*, peut-être à cause du relent de sectarisme qu'elle impliquait. Réduire le divers, imposer un moule unique, me paraissent à la fois irréaliste et tout à fait néfaste. Les élèves qui entrent à l'Ecole représentent, heureusement, un échantillonnage très varié. Veut-on les voir « bourgeois », ou « fils de polytechniciens », ou conformistes, ou militaristes ? La réalité dément ces étiquettes sans nuances : les uns sont plus littéraires que scientifiques, d'autres s'acharnent à rejeter leur milieu social d'origine, cependant que leurs voisins apprécient le confort du troupeau ; toutes les opinions politiques, toutes les convictions philosophiques ou religieuses sont représentées et même si les sondages s'acharnent à dégager des moyennes et des dominantes et à réduire les données en schématisant la réalité, le contact des élèves révèle combien celle-ci est riche et complexe. L'histoire montre d'ailleurs que les élèves savent fort bien résister aux contraintes d'une uniformité imposée de l'extérieur, dans quelque domaine que ce soit.
- 7 Non seulement le groupe des élèves, mais aussi celui des professeurs recèle des personnalités très différentes. Dès l'origine - et les portraits le montreront - on trouve des types très contrastés. Berthollet, grand chimiste et très mauvais professeur, exerce son influence dans un petit cénacle de disciples qui deviendront des savants éminents ; au contraire, Monge, pédagogue remarquable, est un professeur enthousiasmant en même temps qu'un grand esprit. Hassenfratz, hélas, semble n'avoir été ni l'un ni l'autre, cependant que Fourcroy paraît surtout brillant conférencier, un peu superficiel et contaminé par cette logorrhée qui était une des maladies de l'époque. Laplace

s'opposera à Monge, trouvant qu'il donne trop de place à la géométrie descriptive et, sous son influence, l'Ecole se tournera vers l'analyse au détriment des sciences appliquées. Théodore Olivier, un ancien polytechnicien, reprochera alors à l'Ecole d'être incapable de former « les médecins des usines et des fabriques » et sera l'un des fondateurs de l'Ecole centrale des Arts et Manufactures. On pourrait remplir des volumes de ce va-et-vient d'idées, de propositions, de commissions et de réformes qui ont animé pendant deux siècles les Conseils de l'Ecole polytechnique. Tout a été dit, et son contraire, de même qu'en matière d'organisation et de pédagogie, on voit renaître périodiquement les mêmes essais. Il serait absurde de réduire tout cela à quelques schémas simples et la meilleure analyse est sans doute celle qui serait faite à partir du jeu d'influence des personnalités qui, à telle époque, faisaient autorité.

- 8 L'institution a certes des défauts qu'on n'arrivera jamais à corriger tous, mais cela ne doit pas décourager les réformateurs, et ma conviction est que, par des modifications successives et adaptées à leur temps, elle peut en effet soutenir sa vocation d'établissement de haut niveau scientifique et de centre de formation de savants et d'ingénieurs et, en tout cas, éviter la sclérose et le déclin qui menacent les sociétés closes. A travers les vicissitudes d'une histoire tourmentée elle a su évoluer, plus ou moins adroitement, plus ou moins tard, mais tout de même dans le bon sens, et elle recèle, toujours vivants et actifs, des ferments d'évolution, catalyseurs du progrès, de la croissance et de l'adaptation.
- 9 Ami dévoué, ai-je écrit, et l'amitié n'est pas synonyme d'aveuglement, pas plus que le dévouement n'exclut la lucidité. Sinon à l'impossible objectivité, c'est à celle-ci tout de même que je m'efforce.

La commande des portraits. Le choix de la liste des pères-fondateurs

- 10 C'est en août 1862 que le général Coffinières, commandant l'Ecole, demanda au Ministre d'Etat chargé des Beaux-Arts de faire exécuter les portraits en médaillon de Lamblardie, Monge et Carnot, ainsi que de Napoléon 1er et de S.M. l'Empereur (Napoléon III), afin d'en orner les salons de réception de son appartement situés au premier étage du bâtiment Boncour. Le Ministre acquiesça, accepta de prendre les frais à sa charge, et passa commande... au maître de dessin de l'Ecole polytechnique, le peintre Alexandre Colin. Un an plus tard, les portraits étaient terminés ; une nouvelle commande allait suivre, de quatre portraits : Prieur, Fourcroy, Lagrange et Berthollet. Elle sera livrée en juillet 1865 (Arch. E.P., VII 2 b 2).
- 11 Ce sont ces mêmes médaillons, passés de l'appartement du général à la Salle des Conseils de la rue Descartes, qui ornent maintenant celle de Palaiseau. A l'exception toutefois du portrait de Napoléon III, disparu sans laisser de traces, victime sans doute de quelque épuration consécutive au 4 septembre 1870.
- 12 C'était la première fois qu'on réunissait à l'Ecole une galerie de portraits de ses célébrités, mais l'idée en avait déjà été lancée sous le premier Empire par le général Lacuée, le premier gouverneur de l'Ecole. On envisageait de rassembler « les portraits des instituteurs et ceux des personnes qui ont présidé à la fondation de l'Ecole, qui l'ont éclairée de leurs lumières et qui ont contribué à sa gloire et à ses succès » : ce sont les termes de Neveu (1756-1808), le premier instituteur de dessin à l'Ecole, qui avait été

chargé par Lacuée en 1806 de présenter un projet. On commencerait par les portraits de Lamblardie, Pelletier et Lebrun ; suivraient ceux de Monge, Berthollet, Guyton, Deshautschamps, Lagrange et Fourcroy. Laplace était rayé d'un trait rageur (par quelle plume ?) du manuscrit de Neveu, conservé aux archives.

- 13 Les trois premiers de la liste étaient décédés et leur choix s'expliquait par l'émotion de leur perte et le regret qu'ils laissaient : Lamblardie (1747-1797) avait été le premier directeur de l'Ecole (Deshautschamps lui succéda) ; Pelletier (1761-1797) était un chimiste renommé, instituteur-adjoint de Guyton ; Gardeur-Lebrun (1844-1801) était l'excellent « sous-directeur pour la police des élèves », le dévouement personnifié, qui avait veillé sur les débuts difficiles de l'Ecole. Neveu ne mentionnait ni Carnot ni Prieur, car en 1806 Carnot était en demi-disgrâce et Prieur n'était plus qu'un modeste petit-bourgeois bien oublié.
- 14 La proposition de Neveu n'eut pas de suite, il n'y eut point de portraits de fondateurs et ce sont les trois premiers gouverneurs de l'Ecole qui se firent portraiturer en pied et en grande tenue et laissèrent leurs magnifiques tableaux orner le salon de leurs successeurs : Lacuée, comte de Cessac (1804-1814), le baron Bouchu (1816-1822) et le comte de Bordesoulle (1822-1830).
- 15 Comment fut constituée, soixante ans plus tard, la liste que le général Coffinières adressait au Ministre des Beaux-Arts ? Est-ce qu'on tira des archives le papier de Neveu ? Ce n'est pas impossible ; la mémoire de l'Ecole était alors conservée par le « trésorier et garde des archives ». Le Prieur¹, successeur et disciple de Marielle, le fameux « quartier-maître secrétaire des Conseils » qui avait régné de 1804 à 1848 sur les archives de l'Ecole dont le bibliothécaire Ambroise Fourcy (1778-1842) avait tiré sa remarquable *Histoire de l'Ecole polytechnique* éditée en 1828 (Fourcy y évoque d'ailleurs le projet de Neveu, p. 287).
- 16 Mais il est plus vraisemblable que c'est simplement à cette *Histoire* de Fourcy qu'on se référa. En tout cas, les légendes des cartouches en sont manifestement tirées : c'est là qu'on a choisi le détail jugé significatif attribué à chaque fondateur. Nous en critiquerons dans chaque cas la pertinence.
- 17 Avec ou sans Fourcy, le choix retenu pour la première commande de 1862 était assez évident : on prenait les trois principaux responsables politiques (Monge, Carnot et Lamblardie), sans Prieur, oublié, et on y ajoutait, naturellement, les deux Bonaparte, pour présenter une liste « politiquement correcte » facilement convaincante pour le Ministre. C'est peut-être lorsqu'on voulut étendre la liste à d'autres fondateurs qu'on reprit le Fourcy. Il insistait beaucoup sur le rôle éminent de Prieur de la Côte d'Or, auquel il donnait d'abord son nom de fantaisie de « Duvernois » (p.14), qui fut en effet reproduit dans le cartouche ; on l'inscrivit donc en tête, suivi de trois professeurs, les plus marquants, en laissant de côté Guyton, moins brillant que les autres sous l'Empire : une omission si injuste que nous nous permettrons d'ajouter son portrait (virtuel) à notre galerie.
- 18 Pour honorer sa commande, Alexandre Colin prit comme modèles de ses portraits soit des gravures, soit des portraits originaux, dont il conforma la reproduction au style et aux dimensions choisis pour l'homogénéité de la collection. On constate que le portrait de Fourcroy reproduit à l'identique celui peint par Gérard en 1807, peu avant la mort prématurée de son modèle. On retrouve ceux de Lagrange et de Berthollet dans des gravures du temps. Pour Carnot, Colin a choisi un portrait peint par Boilly en 1813, en lui donnant l'uniforme de général, le grade que lui avait donné Bonaparte en 1800.

Celui de Prieur, se retrouve dans une estampe de la Bibliothèque Nationale. Celui de Lamblardie fut peut-être inspiré par son buste, que possédait l'Ecole jusqu'à sa destruction aussi imbécile qu'irréparable lors d'un Point Gamma récent. Le portrait de l'Empereur est un classique, celui de Monge est tiré sans doute d'une gravure de Sudré ; c'est loin d'être le meilleur.

Le peintre des portraits : Alexandre Colin

- 19 Colin (1798-1873) fut un peintre abondant, depuis le Salon de 1819 où il exposa, jusqu'à la fin de sa vie. Le dictionnaire Benezit nous apprend que « grand ami de Delacroix et de Bonnichon, il figura dans la phalange romantique », tandis que le grand Dictionnaire de Pierre Larousse (paru de 1863 à 1876) décrit plus longuement sa carrière artistique : « Elève de Girodet-Trioson, il obtint de brillants succès au commencement de sa carrière, et fut un instant très célèbre, mais cette notoriété ne fut qu'éphémère ; et aujourd'hui le nom de Colin ne réveille plus que le souvenir vague de quelques tableaux à peu près oubliés. Il y a peut-être quelque sévérité dans le silence qui s'est fait autour de cet artiste ; à un de ces derniers Salons, en 1864 par exemple, on remarquait encore dans ses tableaux de la science et le culte sincère des traditions du grand art ». Culte dont notre collection de portraits, dans leur banalité superficielle, témoigne en effet parfaitement. Nous en savons un peu plus sur lui, grâce à une biographie consacrée à un de ses amis, Désiré Roulin (1796-1874) qui fut condisciple et ami de jeunesse très intime de Duhamel et du père de Joseph Bertrand : Duhamel et J.Bertrand seront un jour professeurs d'analyse à Polytechnique et Roulin, savant naturaliste modeste, sera bibliothécaire de l'Institut (Marguerite Combes. *Pauvre et aventureuse bourgeoisie : Roulin et ses amis*. Paris : J.Peyronnet, 1929).
- 20 En marge de ses travaux scientifiques, Roulin aimait dessiner et peindre ; comme beaucoup, il fréquenta dans les années 1820 le salon du peintre Gérard où se retrouvaient tous les artistes du temps ; entre autres Alexandre Colin, avec qui il se lia d'amitié et chez qui il rencontrait plus intimement Delacroix et Géricault : il y a, paraît-il, au Musée du Louvre, un portrait de Colin jeune par Géricault.
- 21 Vers 1830, Colin eut le malheur de perdre sa femme, qui laissait quatre filles, dont l'aînée, Héloïse, n'avait guère que 14 ans. Le ménage, comme chez bien des artistes, était fort désargenté et le père tout à fait inconscient de la dépense. C'est Héloïse, en charge de la maisonnée, qui, pour permettre à son père de continuer à recevoir largement ses amis, faisait de son mieux pour joindre les deux bouts en vendant quelques aquarelles de son crû, un genre pour lequel elle avait déjà du talent. En 1834, Colin partit à Nîmes avec ses filles, comme directeur du dessin à l'école communale. Une idylle s'était nouée, avant leur départ, entre Héloïse et le fils de Roulin, à peu près du même âge ; apprenti peintre lui aussi, il eut le prix de Rome en 1835. Atteint de phthisie, il courait tantôt à Nîmes et tantôt en Italie et la pauvre Héloïse eut la tristesse de perdre son fiancé, épuisé, en 1839.
- 22 Colin, qui s'était remarié, revint en 1838 à Paris où l'attendait le succès officiel : il eut une première médaille au Salon de 1840. En 1849, il fut nommé maître de dessin à Polytechnique. Duhamel était alors directeur des études et J.Bertrand répétiteur d'analyse : les amis de Roulin encouragèrent certainement la candidature de Colin qui devait rester à son poste à l'Ecole jusqu'à la fin de sa vie.

- 23 A sa mort, en 1873, Alexandre Colin laissait après lui une lignée familiale exceptionnelle.
- 24 Il avait eu de son second mariage un fils, Paul (1838-1916) qui, après avoir recueilli quelques médailles aux Salons officiels, devint inspecteur général du dessin au Ministère des Beaux-Arts ; entré maître de dessin à Polytechnique dès 1875, il y succéda finalement à son père, vingt ans après, comme professeur de dessin (1897-1909). Quant à Héloïse, passé le deuil de Louis Roulin, elle avait épousé en 1842 un ami de celui-ci, Auguste Leloir (1809-1892), dont elle eut deux fils, Alexandre (1843-1884) et Maurice (1853-1940). Tous ces Leloir furent, comme elle-même, des aquarellistes ou des peintres distingués ; le Bénézit enregistre toute cette dynastie des descendants d'Alexandre Colin, sans oublier la jeune sœur d'Héloïse, Laure (1827-1878), aquarelliste elle aussi.
- 25 Après la bohème romantique des premières années, notre Colin avait enfin connu, au milieu des siens, sinon la gloire, au moins l'aisance et la notoriété : en 1862, l'une et l'autre étaient acquises, et on lui passait même commande du portrait des deux Napoléon !
- 26 A tout seigneur, tout honneur, nous ferons halte d'abord devant le tableau de l'Empereur, même s'il fait un peu figure d'usurpateur au milieu des authentiques fondateurs.
-

NOTES

1. Il y a un *lapsus calami* amusant dans la lettre de 1865 du Ministre annonçant que les derniers médaillons étaient prêts : on a écrit « *Le Prieur*, Fourcroy, Lagrange et Berthollet » au lieu de « *Prieur* », ce qui laisserait penser que Le Prieur était mieux connu que Prieur dans les bureaux du Ministre. Alexis-Paul Le Prieur, né en 1813, entra à l'Ecole comme commis-expéditionnaire en 1832, succéda à Marielle comme trésorier-caissier garde des archives en 1848 et quitta l'Ecole en 1873 (Arch. E.P.)

AUTEUR

EMMANUEL GRISON

Professeur honoraire de l'Ecole polytechnique